

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 46 (1917)

Heft: 6

Artikel: M. Pierre-Maurice Masson, ses thèses de doctorat [suite]

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1038899>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

doute, l'*Opinion*, les *Annales politiques et littéraires*, la *Revue française*, le *Correspondant* ou la *Revue des deux mondes* attireraient comme un aimant les lecteurs à la salle du Musée. Reliées plus tard en volumes attrayants, ces revues pourraient être mises en circulation et seraient lues avec le plus vif intérêt.

A Fribourg, nous sommes, fort heureusement, privilégiés à cet égard. Grâce à l'obligeante bienveillance de la Société de la Bibliothèque économique qui possède un riche choix de revues et d'œuvres des meilleurs auteurs contemporains, le corps enseignant de la ville est à même, gratuitement, de se tenir sans cesse au courant du mouvement littéraire. N'est-il pas regrettable que nos collègues de la campagne ne puissent pas bénéficier de la même faveur ? C'est au Musée pédagogique qu'il appartient de combler en partie cette lacune. Je laisse, en terminant, le soin à qui de droit d'étudier la question et d'y apporter, tôt ou tard, une solution satisfaisante.

Antonin BONDALLAZ.

**M. Pierre-Maurice Masson
ses thèses de doctorat**

(Suite)

On écrit au pauvre homme qu'il « est venu pour éclairer le genre humain ». On lui dit : « Homme que j'ose comparer à la Divinité, prenez pitié de ma jeunesse » ; ou encore : « Homme divin, fils de Prométhée, formé du vrai feu du ciel, fais-nous en part ». « Le pasteur Hess hésite un instant devant le mot, mais il finit par le lâcher : sa ferveur pour Jean-Jacques va jusqu'à « l'adoration ». « Etre unique sur la terre, lui dit encore Jullien, ... maître adorable, permets que j'aille baiser tes traces, en attendant que je puisse les suivre ». « Vous à qui j'avais dressé des autels... je vous promets que je continuerai à les encenser... » Deleyre compare la fuite de Jean-Jacques en Suisse à celle de Jésus en Egypte ou à celle de Mahomet à Médine. L'éloge va si loin que les dévots de Jean-Jacques perdent toute mesure et viennent sans façon à le placer au-dessus du Sauveur. « Bernardin de Saint-Pierre voudra lui présenter un jeune homme dont la dévotion fanatique effraye le dieu lui-même. « Ne me l'amenez pas, dit-il ; il m'a fait peur ; il m'a écrit une lettre, où il me mettait au-dessus de Jésus-Christ ¹. »

¹ *Rousseau et la restauration religieuse*, p. 71 et suivantes.

Rousseau mort, la dévotion des nombreux fidèles, loin de s'amortir, prit des proportions désordonnées. L'enthousiasme grandit, les dévots se comptent par milliers et forment toute une église, qui entoure l'ombre sainte de Jean-Jacques. On se rend en pèlerinage à l'Île des Peupliers. Ermenonville devient un lieu saint, où les visiteurs affluent avec des sentiments, qui sont plutôt de la ferveur que de la simple admiration. M. Masson rapporte les incidents du pèlerinage que fit l'abbé Brizard avec un baron. Arrivés à Ermenonville, les deux pèlerins éprouvent le besoin de se préparer avant de se rendre au tombeau, « ils veulent se recueillir et n'approcher de ce sanctuaire qu'avec le respect qu'exigent la sainteté du lieu et la mémoire de celui qu'on y révère. En attendant, ils vont s'attendrir sur les reliques du saint, son bonnet, sa tabatière, ses sabots ». Et leur cœur tressaille, leur âme devient « plus pure ». Puis ils se rendent à l'ermitage où ils font « une ardente prière à sainte Julie et à sainte Héloïse ». Mais là survient un empêchement ; on leur refuse le passage. Que font-ils ? Ils s'élancent dans les flots du lac et à la nage, ils conquièrent l'inestimable faveur de « toucher la terre sacrée ». Je laisse supposer les transports qu'ils ressentent, lorsqu'ils arrivent auprès du tombeau, lorsque pieusement agenouillés, ils appliquent leurs lèvres sur la froide pierre, qu'ils baisent à plusieurs reprises. Puis, ce sont des prières, des invocations, des serments et des offrandes, bref tout un culte. Et durant quinze ans, les pèlerins se succèdent de la sorte dans l'île des Peupliers, où ils vont plein d'une douce mélancolie, « verser des pleurs sur cette tombe solitaire », où

« Repose et vit encore au milieu de sa gloire
L'homme de la nature et de la vérité¹. »

* * *

Sans aucun doute, les paroissiens ridicules du *Vicaire Savoyard* se recrutaient parmi les âmes dévoyées par le philosophisme. On les rencontrait aussi parmi les révolutionnaires qui étaient tous d'enthousiastes partisans des théories rousseauïstes. Dans les diverses fêtes, où s'affirme le nouveau culte de la Raison, le nom de Jean-Jacques est toujours prononcé avec vénération. A Paris, la commune vote une statue « à Jean-Jacques, ami du genre humain », entre deux séances, où l'on prend des mesures contre la religion. A Besançon, les sectateurs de la Raison se placent

¹ *Rousseau et la restauration religieuse*, p. 81 et suivantes.

sous le patronage de Voltaire, d'Helvétius et de Rousseau. A Tours, on remplace « les vieux saints » par ceux de la décade républicaine et parmi ces derniers Rousseau a sa place. A Chartres, on inaugure le culte de la Raison devant la cathédrale ; une fête dramatique a lieu, dans laquelle on représente « un Rousseau réconcilié avec Voltaire dans la haine commune du fanatisme », qui respire encore

« Pour commettre de nouveaux crimes ».

A la Convention, Robespierre fait l'éloge de Rousseau, cet homme qui « par l'élévation de son âme et par la grandeur de son caractère, se montra digne du ministère de précepteur du genre humain ». Dans les assemblées législatives, les orateurs s'inspirent de Rousseau, ils citent couramment le *Contrat social* qui devient l'Evangile, où l'on va puiser les théories appliquées pendant le détestable régime de la Terreur.

L'engouement s'est tellement répandu que les prédicateurs croient opportun de ne pas rester complètement à l'écart. L'Évêque du Puy remercie Jean-Jacques d'avoir démasqué le philosophisme « en de naïves et fortes peintures », d'avoir posé des maximes dogmatiques et morales qui sont « trop voisines du christianisme » pour ne pas scandaliser les impies et dans la perte de la foi, d'avoir sauvé du moins le respect dû à la personne de Jésus-Christ. Un autre prédicateur, Barruel, dit qu'il sait distinguer « les mâles pensées de Rousseau des imbéciles sophismes de l'impie ». Un autre encore remarque qu'il faut toujours se rappeler les hommes néfastes, avec lesquels le grand homme a d'abord fraternisé et dont il a su se séparer. De plus en plus, Jean-Jacques est cité du haut de la chaire et prend rang parmi les apologistes involontaires, qu'on fait volontiers témoigner contre les rationalistes et les incroyants. Tout en restant dans les limites d'une sévère orthodoxie, on s'inspire de ses œuvres, de sa langue, de son style et à son contact, on modifie sa méthode, afin de mieux arriver jusqu'au cœur des fidèles. Cette imitation devient tellement générale que M. Masson ose affirmer que vers la fin du XVIII^e siècle, « il n'y a aucun prédicateur parlant contre l'incrédulité qui ne soit peu ou prou débiteur du Vicaire Savoyard. Quelques-uns même ne font guère que paraphraser ou piller ses formules sans oser citer leur auteur ¹. »

Bien que la constatation soit faite en termes un peu durs, il n'en est pas moins vrai qu'à la fin du siècle les apologistes

¹ *Rousseau et la restauration religieuse*, p. 184.

aiment de plus en plus à s'inspirer de la méthode pratiquée dans la *Profession de Foi*. Parmi toutes les questions qui peuvent solliciter notre désir de connaître, avait dit le Vicaire, quelques-unes s'imposent à l'homme malgré lui. Il y en a auxquelles nous ne pouvons pas répondre et à l'égard desquelles nous ne pouvons pas rester dans l'incertitude. Ces questions sont celles qui concernent le sort de l'homme et le prix de la vie. Qui pourra nous les résoudre ? Ce n'est pas la philosophie. Seule, la religion peut expliquer l'éénigme. L'utilité de la religion, voilà un thème à exploiter et les apologistes commencèrent à s'en inspirer.

A partir de l'instant, où l'on recourt à ce genre d'arguments, la dialectique religieuse change de méthode ; elle devient sentimentale, à l'exemple de celle qu'emploie le Vicaire *Savoyard*. L'apologiste se demande moins ce qui est vrai que ce qui est utile ; on s'adresse moins à la raison qu'au cœur. Bientôt, Chateaubriand fera un pas de plus : nourri de la lecture de Rousseau, il ne se contentera pas d'écouter les suggestions du sentiment, il voudra s'adresser encore à l'imagination. Persuadé que beauté et vérité ne font qu'un, il cherchera d'abord à vivre en beauté, et à devenir le propagateur d'une esthétique nouvelle, de celle dont les principes sont fournis par la religion chrétienne. Il demandera au christianisme de le conduire vers un art supérieur à celui que fournit l'antiquité païenne et selon le titre de son principal ouvrage, il reconnaîtra que si, en dehors de la religion, on peut avoir de l'esprit, il est presque impossible d'avoir du génie. Sous ce rapport, René est réellement un héritier de Jean-Jacques, il n'a fait que développer la méthode de son ancêtre littéraire, élargir les cadres et développer le système. L'action de l'un se continue par celle de l'autre et de la sorte, « le petit polisson de Genève, le laquais vicieux, le chérubin équivoque, l'amant de Thérèse et le pourvoyeur des hospices, le chemineau excentrique, vaniteux et insupportable » a l'honneur inattendu de tenir dans l'histoire le premier anneau d'une chaîne de toute une série d'apologistes contemporains, qui comptent parmi les meilleurs serviteurs de l'Eglise.

(A suivre.)

J. F.

